

LA FACE NOCTURNE DU SOLEIL

Philippe Raymond-Thimonga

Un roman majeur

Œuvre lancée par un souffle unissant d'un seul jet de sept cents pages toutes les dimensions de l'homme, *La Dernière Tentation* malaxe le corps, le sang, l'histoire, le vide et le divin. À l'instar des œuvres précédentes de Goethe (*Faust*), Melville (*Moby Dick*), Dostoïevski, ou contemporaines de l'auteur comme celles de Mikhaïl Boulgakov et Hermann Hesse, avant d'autres romans qui viendront dans la seconde moitié du xx^e siècle, Kazantzaki parvient à bâtir un roman d'une étonnante puissance narrative, tout ensemble épique, tragique, et surtout initiatique.

Soudain, devant nous se déploient les étapes d'une ascèse où le Christ, totalement humain, pierre à pierre, traverse toutes les épreuves de la peur, de la lâcheté, de la révolte et de l'éveil avant de commencer à comprendre... avant d'accepter en un cri le don exorbitant de l'amour de Dieu.

Le remarquable dans cette fresque vient de la manière dont Kazantzaki se saisit du Christ, à bras-le-corps, par le versant friable ou incertain de son humanité, avant de le confronter brusquement à tous les excès, toutes les démesures de la divinité, avant de l'élever, le hisser plutôt, sale et tremblant, jusqu'au seuil d'un ciel sauvage... et pas trop sûr.

Un peu comme si notre héros, je parle ici de Kazantzaki, avait choisi un beau jour d'aborder la montagne Dieu, mais par l'un de ses plus hauts sommets, en hiver, et par la face nord.

Puisqu'il est bien question d'héroïsme, dans l'approche que l'auteur a de son personnage, Jésus, non pas vu comme une claire émanation du Père, ni sous la dualité d'un fils du ciel et de la terre, mais comme un homme, précaire, banal jusqu'à l'ennui, indécis et velléitaire, héros mais moins tragique que moderne, sorte d'anti-Prométhée fuyant la lutte et ne voulant surtout pas apporter le feu aux hommes, juste un artisan appelé à un destin qui le dépasse complètement, et qu'il ne parviendra à accomplir qu'en puisant dans ses propres ressources... *in fine*... d'extrême justesse.

Dans ce roman paru en 1951, peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, se découvre la particularité d'un sauveur qui demeure homme jusqu'au bout de son sacrifice, comme si pour Kazantzaki le trait d'union entre l'homme et Dieu passait moins par la transfiguration de l'homme en Dieu, que par l'accès de l'homme à une surhumanité... plus nietzschéenne sans doute que chrétienne. Un héros, mais dont l'humanité ne se dissout pas à terme dans le divin.

Dieu, dans l'aventure, demeurant quant à lui hors de contrôle, exotique, incompréhensible. Plus proche du *Theos Agnostos* (Dieu inconnu) que du Dieu révélé.

Car le plus inquiétant dans cet « Évangile selon Kazantzaki » sera moins l'expression de brutalité humaine que, tout au long de l'histoire des hommes, l'amour sauvage de Dieu.

Aujourd'hui, soixante ans après le « scandale » de *La Dernière Tentation*¹, afin d'approcher les éclats tranchants du ciel de Kazantzaki, j'ai voulu me tourner vers l'une de leur source, en me posant la question d'un choc dans la vie de l'auteur (question d'ordre esthétique ou existentiel, et non événementiel), d'un choc fondateur devant la coexistence sur terre du Mal et de Dieu.

Quelle forme qu'ait prise ce dilemme au sein de la vie d'un intellectuel qui, entre 1883 et 1957, fut poète, philosophe, romancier, homme politique, mystique et révolutionnaire, ce conflit pas à pas dans

1. Je parle des remous liés à la parution du livre et non du scandale, plus grand encore, suscitée par le film de Martin Scorsese, en 1978, car si le roman de Kazantzaki est réussi, le film de Scorsese m'a paru spectaculairement raté, voire le plus mauvais film que j'ai vu de lui... et à propos duquel, du coup, il n'y a pas grand-chose à dire.

l'édification de son œuvre, pierre à pierre, pourrait l'avoir conduit à découvrir, *inventer* au sens plein du terme, un visage inédit du Seigneur, et comme la face nocturne du soleil.

Kazantzaki, le Mal et Dieu

Qu'il s'agisse de l'Esprit surgissant sous les traits d'un oiseau de proie (faisant curieusement songer au Dieu prédateur des *Chants de Maldoror*), ou d'un Jésus entamant son destin, sa « carrière », comme crucifieur, collaborateur assidu des Romains, abondamment éclaboussé du sang de ses victimes¹ – l'un des aspects les plus surprenants de *La Dernière Tentation* tient au caractère cruel et parfois sanglant de son Dieu. Le Dieu de Kazantzaki, plus proche de l'Ancien Testament que des Évangiles, semble ainsi doué d'une énergie peu déchiffrable, et pour tout dire, vorace.

À n'en pas douter, les Grecs, les Romains et nous aujourd'hui pourrions sans difficulté qualifier ce Dieu d'un rien « barbare », tant ses actes, singulièrement pour ses élus, sont peu civilisés, étranges, au sens précis d'étrangers à la société des hommes, qu'il en aille du peuple juif ou des païens. Actes d'un Dieu antérieur aux civilisations, à tout jamais postérieur, ou tout simplement : ailleurs. Ce phénomène s'élève à un point où l'on se dit que pour Kazantzaki, clairement, la civilisation c'est les hommes, pas Dieu.

Un extrait de la *Lettre au Greco* (1961), livre-testament retraçant son itinéraire esthétique, donne une idée de l'impression éprouvée. Kazantzaki, au tout début de son « rapport », dans un rêve se voit transporté sur le Sinaï :

Ah ! Comme j'avais brûlé de le voir arriver, cet instant. Rencontrer face à face, sans que le monde visible vienne effrontément se mettre entre nous pour m'égarer, le fauve affamé de la jungle du ciel. L'Invisible. L'Insatiable. Le Bon Père qui dévore ses enfants et dont les lèvres, la bouche, les ongles, dégouttent de sang. – Je lui parlerai hardiment, je lui dirai la peine de l'hom-

1. La figure d'un Jésus crucifieur, d'un sauveur présenté d'abord comme crucifiant les hommes, apparaît dans le roman d'une sombre et suggestive ironie... Kazantzaki semblant nous dire que si les hommes ont crucifié le Christ, Dieu, en leur infligeant l'existence, a commencé par crucifier les hommes...

me, la peine de l'oiseau, de l'arbre et de la pierre ; nous l'avons tous décidé, nous ne voulons pas mourir. Je tiens dans mes mains un rapport ; tous les arbres, les oiseaux, les fauves, les hommes l'ont signé : nous ne voulons pas, Père, que tu nous dévores – et je ne craindrai pas de le lui donner.

Ce Dieu irréductible à la civilisation qu'il a pourtant suscitée, imprévisible et dangereux, m'a particulièrement interrogé chez un homme comme Kazantzaki, impliqué dans toutes les phases de sa vie auprès des autres. Le moins qu'on puisse dire, c'est que face à un dualisme plus convenu où le Bien s'oppose au Mal Kazantzaki ne cherche pas à présenter à ses frères le visage d'un Dieu (majoritairement, ni même globalement) bon.

Non, son messie, après avoir longtemps hésité entre la voix de l'Amour fraternel et la voix du guerrier, finira par basculer vers la voix du combat, certes loin du chef politique attendu par le peuple juif, mais guerrier quand même, tout entier engagé sur le terrain mouvant du royaume des cieux : un Jésus de combat, indispensable selon l'auteur à l'accomplissement des Écritures et du Salut.

Intrigué, voire déstabilisé par cette orientation théologique (cohérente dans le roman comme dans toute l'œuvre de Kazantzaki), j'y ai vu le fruit insolite d'une lutte, une manière presque intime pour l'écrivain de résoudre le dilemme du Mal et de Dieu, sur la terre des hommes le dilemme : l'infini brutalité du mal et l'ineffaçable présence de Dieu.

Le Mal, Dieu et la littérature contemporaine

Toutes les religions, monothéistes ou non, avec leurs innombrables Églises, ont tenté de résoudre cette énigme, du moins d'en réduire le gouffre, mais aussi de nombreux philosophes, des écrivains, et parmi eux beaucoup de romanciers... C'est ainsi que la question aiguë de la coexistence de Dieu et du Mal se retrouvera (pour aller vite) dans le *Faust* de Goethe, la plupart des romans de Dostoïevski, mais aussi chez des auteurs en France comme Lautréamont, Pierre Jean Jouve, ou Bernanos, ainsi que d'autres romanciers plus rares, peut-être, qui viendront dans la seconde moitié du xx^e siècle...

Bien sûr, il ne sera pas possible de l'approfondir ici, mais il serait passionnant d'étudier comment chacun des auteurs cités s'est attaqué à

ce dilemme, comment chacun a abordé le gouffre, puis de le comparer avec ce que Kazantzaki, lui, en a fait. Car chaque romancier ou poète n'a pas affronté une même catégorie du Mal, mais toujours l'une de ses faces, bien particulières, le mal du Docteur Faust n'étant pas celui des *Démons*, ni le mal des *Chants de Maldoror* celui de *Monsieur Ouine*... Ces approches distinctes renvoyant autant à une époque, une culture, qu'à l'angle toujours révélateur choisi par l'écrivain...

De même, tout aussi éloquent serait de se demander ce que la question du Mal et Dieu est devenue dans la seconde moitié du xx^e siècle, ne serait-ce que pour s'apercevoir que le problème n'a pas véritablement disparu, mais s'est plutôt retrouvé avec acuité chez des auteurs comme Blanchot (*Le Très-Haut, Le Dernier Homme*), c'est-à-dire des écrivains explicitement athées, pour beaucoup d'entre eux... Comme si la question du Mal et Dieu, après la Shoah, ne pouvait se traiter que par l'évacuation pure et simple de l'un des antagonistes, à savoir : Dieu.

Peu à peu, surtout dans le dernier quart du xx^e siècle, par les travaux de romanciers, cinéastes, artistes de moins en moins nécessairement athées, de philosophie et théologie nouvelles (celle notamment du Dieu faible, d'un Dieu créateur mais pas Tout-Puissant, créateur car non Tout-Puissant), le même dilemme reviendra avec plus de visibilité, tout aussi irrésolu, voire encore plus brûlant sur les pentes du siècle finissant, là où s'amorce, aux alentours du 11 septembre, le xxi^e siècle : temps des exaspérations religieuses, des apocalypses profuses, du discrédit croissant des religions instituées, mais temps aussi d'une aspiration plus assumée au renouvellement de l'expérience spirituelle.

Ainsi, il est possible qu'une des manières éclairantes d'aborder l'œuvre de Kazantzaki soit de la lire en perspective des créateurs qui, avant lui, ont affronté la périlleuse question de Dieu dans la littérature, comme en regard des écrivains qui s'y risqueront après, qu'ils soient athées, agnostiques ou croyants... mais continuant la lutte, poursuivant la recherche.

En ce qui me concerne, m'intéressant depuis longtemps à la question (ayant depuis longtemps l'inconscience de m'intéresser à la question), et découvrant avec intérêt des livres comme *Ascèse, La Dernière Tentation* ou la *Lettre au Greco*, j'en suis venu à me dire que le conflit du

Mal et Dieu avait conduit Kazantzaki à mettre au jour un Visage unissant l'Amour et la Dévastation.

Conduit notre explorateur à débusquer une force à la fois vitale, créatrice et incernable, au malaise d'un Dieu amant mais aussi guerrier ou volcan – avec parfois de longues éruptions d'amour incandescentes –, conduit Kazantzaki à déceler le visage inregardable du Seigneur, et, jusque dans nos vies les plus ordinaires, l'étrange amour sauvage de Dieu.

Ph. R.-Th.

